

« QU'EST-CE QUE LE NUMÉRIQUE A CHANGÉ DANS NOTRE RAPPORT À LA RECHERCHE? »

Michael PIOTROWSKI

(Université de Lausanne, Faculté des lettres,
Section des sciences du langage et de l'information)

J'ai d'abord étudié la linguistique informatique, l'anglais et la linguistique appliquée à Erlangen. Les projets de recherche menés au cours de mes études (dans les séminaires et pour mon mémoire) étaient donc déjà « numériques » et aussi « de pointe ». Dans mon mémoire, j'ai travaillé sur l'amélioration de la récupération d'informations par l'analyse morphologique. La décomposition des mots composés, par exemple, peut améliorer considérablement les résultats de recherche pour des langues comme l'allemand.

Plus tard, j'ai travaillé sur l'e-learning; à Magdebourg, nous soutenions simultanément l'enseignement de l'informatique et nous étudions des formes d'enseignement innovatrices. D'une part, nous explorions de nouvelles façons de distribuer le « contenu », ce qui, tout comme la récupération d'informations, fait partie de l'ingénierie documentaire. C'est sur ça que porte ma thèse. D'autre part, nous étudions comment vérifier automatiquement les exercices de programmation et fournir des retours utiles et significatifs.

Mon intérêt pour l'ingénierie documentaire m'a ensuite conduit à la Fondation des sources du droit à Zurich. Là aussi, il s'agissait d'un mélange de tâches concrètes – rendre les éditions disponibles et consultables en ligne – et de recherches sur l'analyse automatique de ces textes anciens et multilingues, ainsi que sur le soutien aux éditeurs.

À l'Institut Leibniz d'histoire européenne, j'ai ensuite travaillé sur les infrastructures numériques de recherche, ce qui nécessitait de comprendre les questions de recherche historiques, mais ce qui soulevait aussi la question de savoir ce que *pourrait être* la recherche numérique en histoire si l'on pensait au-delà des bases de données et de la numérisation de sources.

Ainsi, au cours des vingt dernières années environ, j'ai assisté et, dans certains cas, contribué à l'évolution de plusieurs domaines qui sont aujourd'hui impliqués dans ce qu'on appelle les humanités numériques. Une chose est sûre: il y a vingt ans, on ne pouvait que rêver des possibilités techniques et des données qui s'offrent aujourd'hui à tout chercheur.

C'est de ce mélange d'expériences et d'intérêts que sont nés mes intérêts de recherche actuels. Car à un moment donné, la question se pose de savoir s'il s'agit seulement de traiter plus de données plus rapidement, si le rôle du numérique dans les sciences humaines se limite à la numérisation, si les « humanités numériques » ne signifient qu'utiliser des « outils » ou effectuer des analyses quantitatives et les visualiser joliment.

Si les projets de recherche individuels dans le domaine des humanités numériques sont souvent impressionnants, j'observe que les humanités numériques *en tant que domaine* restent largement sous-théorisées. Cela commence par la question de savoir ce qu'est réellement « le domaine ». Cela peut sembler contre-intuitif, mais les débats sur la définition des humanités numériques résultent d'un *manque* de réflexion théorique plutôt que d'une surproblématisation; cela est souligné par le fait que les conclusions se résument le plus souvent à « les humanités numériques sont indéfinissables ». Je pense, en revanche, que seule une définition précise nous permettra d'examiner les questions épistémologiques que le « numérique » soulève à l'égard de la recherche en sciences humaines.

Ma définition des humanités numériques est axée sur la *construction de modèles computationnels*. Cette définition a plusieurs propriétés importantes:

1. La construction de modèles computationnels est une caractéristique vraiment distinctive qui marque un changement épistémique plutôt qu'une particularité superficielle, comme «l'utilisation d'outils numériques».
2. La construction de modèles computationnels comme type spécifique de modèles formels place les humanités numériques dans une tradition dont le début est bien antérieur au développement de l'ordinateur moderne, à commencer, entre autres, par Llull et Leibniz.
3. La construction de modèles computationnels nécessite une *formalisation*, mais cela n'implique pas une quantification. Les humanités numériques ne sont pas quantitatives en soi. Comme l'a écrit Gilles-Gaston Granger¹, la formalisation en sciences humaines «consiste dans le passage de l'*astructuré* au *structural*, plutôt que dans une quantification». Les humanités numériques sont, dans une certaine mesure, mathématiques, mais le mot «mathématique» doit être entendu comme référence aux mathématiques comme «science de structures» plutôt que comme science des nombres et de l'espace.

Rétrospectivement, mes recherches ont toujours été «numériques». Linguistique computationnelle, e-learning, ingénierie documentaire, humanités numériques; les étiquettes varient. Je me retrouve, comme le disait Silvio Ceccato, «un tecnico fra i filosofi»².

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

CECCATO S., 1964: *Un tecnico fra i filosofi*. Padova: Marsilio.

GRANGER G.-G., 1960 [1967]: *Pensée formelle et sciences de l'homme* (nouvelle édition augmentée d'une préface). Paris: Aubier-Montaigne, 1967.

¹ Granger 1960 [1967: 113].

² Ceccato 1964.